



CARON, Jacques, éd., *Kierkegaard aujourd'hui. Recherches kierkegaardiennes au Danemark et en France*

Charles Le Blanc

Volume 54, Number 3, octobre 1998

De la libération. Philosophies et théologies de la libération

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/401189ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/401189ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Le Blanc, C. (1998). Review of [CARON, Jacques, éd., *Kierkegaard aujourd'hui. Recherches kierkegaardiennes au Danemark et en France*]. *Laval théologique et philosophique*, 54(3), 615–617. <https://doi.org/10.7202/401189ar>

◆ recensions

Jacques CARON, éd., **Kierkegaard aujourd'hui. Recherches kierkegaardiennes au Danemark et en France**. Actes du colloque de la Sorbonne, 26 octobre 1996, Denmark, Odense University Press (coll. « Odense University Literary and Cultural Studies », 7), 1998, 180 pages.

Les Actes du colloque Kierkegaard aujourd'hui proposent une mise en perspective de l'actualité de Kierkegaard et de la recherche kierkegaardienne en langue française. Jacques Caron, professeur à l'université d'Odense au Danemark, rédacteur et éditeur de ce volume fort utile, est parvenu à réunir à la Sorbonne quelques-uns des principaux interprètes de la pensée kierkegaardienne. Ainsi : Darío González, Jacques Message et Jacques Colette, pour le champ philosophique ; François Bousquet pour la théologie ; Joakim Garff et Régis Boyer pour la littérature ; Gretty Mirdal et Chantal Anne pour la psychologie. Une large part est faite à l'étude de la diffusion et à la réception de Kierkegaard en France et dans la francophonie (François Bousquet, Jacques Caron et Jacques Lafarge), étude indispensable pour l'étudiant de langue française qui décide d'attaquer de front l'œuvre du philosophe danois.

Dans le premier article, Joakim Garff relève de façon originale certaines difficultés philologiques à propos du *Journal* de Kierkegaard, difficultés créées selon lui par Barfod et non par Kierkegaard qui a toujours visé, on le sait, une lecture édifiante de sa vie. Kierkegaard avait, en un sens, organisé et orienté à l'avance la lecture que l'on ferait de sa vie, en laissant planer un doute sur le sens réel de celle-ci dans la mesure où il affirme : « Après moi, on ne trouvera dans mes papiers (c'est là ma consolation) un seul éclaircissement sur ce qui au fond a rempli ma vie » (Pap., IV, A 85/J., I, 273). De façon audacieuse, Garff met en doute que la clé générale de l'interprétation définitive de Kierkegaard ait jamais existé. L'impossibilité, en effet, de retrouver cette clé d'interprétation spéculative devrait plutôt pousser le chercheur à entreprendre un travail « d'interprétation existentielle de l'œuvre » mettant du coup en question le problème de la pseudonymie kierkegaardienne.

Garff souligne, au contraire de Kierkegaard, l'identité de l'écrivain danois et de ses pseudonymes. C'est à juste titre, selon nous, qu'il insiste sur le caractère paradoxal de cette pseudonymie car « la réalité dans laquelle les pseudonymes valident leur objectivité, n'est pas par elle-même réelle, elle est tout aussi fictive que l'est le texte » (p. 27). Le texte de Régis Boyer quant à lui rappelle certaines évidences concernant l'étude de Kierkegaard. Boyer, qui est professeur et directeur de l'Institut d'études scandinaves de l'Université de Paris-Sorbonne, rappelle que l'ignorance de la langue danoise par la grande majorité des chercheurs et philosophes s'étant penchés sur le cas Kierkegaard a engendré des outrances et des interprétations malheureuses sinon déviantes. Il ne faut jamais, en effet, dissocier vie et production lorsque l'on se penche sur Kierkegaard. Il faut surtout tenir compte à ce sujet de quatre éléments essentiels, à savoir que Kierkegaard fut : 1) un bon petit bourgeois du début du dix-neuvième siècle à Copenhague ; 2) un membre de la société danoise ; 3) un luthérien de stricte observance ; 4) un romantique scandinave (p. 36).

Boyer indique enfin comment Kierkegaard participe de cet « esprit d'ordre » caractérisant les Scandinaves. Sous cet angle, il aurait bel et bien planifié son œuvre, laquelle témoignerait de plus d'esprit géométrique que d'esprit de finesse.

Madame Gretty Mirdal de l'Université de Copenhague survole, quant à elle, les différentes interprétations psychologiques de la personnalité de Kierkegaard en rapport à son œuvre. Elle recherche dans son *Journal* les indices et le point de vue de l'auteur sur sa propre maladie.

Le texte de Jacques Caron sur la réception française de Kierkegaard (p. 69-80) ainsi que les précisions de Jacques Lafarge sur le même sujet (p. 81-90) sont indispensables pour avoir une compréhension générale de l'histoire de la critique française sur Kierkegaard. Caron insiste sur les 140 ans de présence de Kierkegaard dans le monde francophone (premier article sur le philosophe de Copenhague, *Revue des Deux Mondes*, 1856) et parle d'une pédagogie de la différence (p. 70) afin de marquer l'apprentissage de la différence qui transparait nécessairement de toute œuvre en traduction, en particulier lorsque la langue traduite est aussi difficile et de circulation aussi restreinte que le danois. Caron fait aussi d'importants développements sur l'histoire de la traduction française de l'œuvre kierkegaardienne qui permet de comprendre les lacunes, et le retard, de la critique française face à la critique allemande ou italienne. Lafarge précise que si l'on considère la date de la fin de la publication en langue française de l'œuvre complète de Kierkegaard, les 140 ans de présence se limitent à douze ans seulement. Lafarge mentionne aussi à juste titre l'importance de la dernière œuvre du regretté Henri-Bernard Vergotte, *Lectures philosophiques de Søren Kierkegaard*, et le caractère exceptionnel du travail de traducteur de Paul-Henri Tisseau pour l'œuvre kierkegaardienne.

François Bousquet, de l'Institut Catholique de Paris, donne un article qui pourra aider à orienter la recherche des théologiens intéressés par Kierkegaard, dans la mesure où il analyse les influences de celui-ci sur les théologiens français, qu'il juge somme toute minime, en particulier à cause de la diffusion déficiente de l'œuvre en langue française. On ne peut que donner raison sur ce point à Monsieur Bousquet, puisque les éditions de l'Orante ne semblent briller ni par l'efficacité ni par le sérieux dans la distribution d'une œuvre complète qui ne reste abordable que pour les riches bibliothèques. Nous sommes encore loin en français des éditions de poche économiques que l'on trouve en Allemagne ou en Italie. À la fin du texte de François Bousquet (p. 117) on retrouve une courte bibliographie des études francophones (hors de France) où le Québec est très bien représenté.

Darío González, assistant de recherche au CONICET (Argentine), étudie le thème de l'oralité, sujet à la mode à présent en littérature, dans un texte difficile, mais très bien documenté, qui doit beaucoup à la sémiotique. Jacques Message enfin, dans son texte « Idéalité, réalité et langage », résume en trois points le reproche fait par Kierkegaard au langage de la spéculation : 1) il n'est celui d'aucun individu particulier ; 2) il n'institue pas de position quant au vrai et au bien ; 3) ce n'est que le langage des philosophes (p. 143).

Ce bel ouvrage se termine par un entretien de Jacques Caron avec Else-Marie Jacquet-Tisseau, traductrice de Kierkegaard et fille de Paul-Henri Tisseau, lui-même grand traducteur du philosophe danois. Dans l'intimité d'une discussion que l'on se plaît à imaginer dans le jardin ombragé d'une maison de campagne, le lecteur est introduit dans le projet intellectuel et existentiel inhérent à l'ouvrage de traduction de Kierkegaard en français. Madame Jacquet-Tisseau ne manque pas non plus de faire quelques belles réflexions sur le travail de traducteur et sur la traduction, entendue comme entreprise de « corps à corps » avec l'auteur et son texte.

On ne peut, pour conclure, que saluer une édition comme celle de *Kierkegaard aujourd'hui*, qui réussit à combler les curiosités des spécialistes autant qu'à servir de *vade-mecum* pour l'étudiant

qui désire se pencher sur la critique et la genèse des principaux thèmes de la pensée kierkegaardienne.

Charles LE BLANC
Université Laval, Québec

GILBERT DE HOYLAND, **Lettres, traités et sermon**. Introduction, traduction et notes par Pierre-Yves Émery, frère de Taizé. Oka, Abbaye cistercienne Notre-Dame-du-Lac (coll. « Pain de Cîteaux », 9, *Série 3*), 1996, 150 pages.

Parallèlement aux *Sermons sur le Cantique* — son œuvre majeure — Gilbert de Hoyland a laissé quatre lettres, sept traités et un sermon, en partie inachevé, qui sont conservés dans deux manuscrits d'Oxford datant du XIII^e siècle, le MS Bodley 24 et le MS Rawlison G 14. La traduction française qui en est aujourd'hui présentée par la collection « Pain de Cîteaux » a été réalisée d'après ces deux sources sur lesquelles reposera aussi l'édition critique qui doit paraître dans le *Corpus christianorum*. Ce texte critique apporte quelques modifications à celui que Migne avait édité (P. L. 184, col. 251-298), les divergences étant chaque fois précisées en notes.

Deux des quatre lettres (*Lettre 2* et *Lettre 3*) contiennent un éloge de la vie contemplative axée sur le silence et la simplicité, la seule voie qui conduit à Dieu directement (*Lettre 2*, chap. 4, p. 25). Gilbert y développe un véritable enseignement eschatologique, dans lequel il ne ménage pas ses mises en garde contre les « charmes pernicious de ce monde, où l'on se trouve précipité par l'ardeur de son empressement, au point de tourner vers le Seigneur son dos et non son visage » (*Lettre 2*, chap. 5, p. 26). L'un de ces charmes, le savoir profane, peut représenter un obstacle à la connaissance spirituelle pour qui ne sait pas en user adéquatement. Tout au contraire, celui qui y prend appui et le dépasse accède à la lumière divine. Ce cheminement monastique consiste en un voyage intérieur où se succèdent des transformations que Gilbert compare aux divers campements d'Abraham sur la terre de Canaan (*Lettre 3*, chap. 6, p. 36-37). Les deux autres lettres traduisent les sentiments personnels de Gilbert face à des gens qui sollicitent avec trop d'insistance son amitié (*Lettre 1*) ou son appui (*Lettre 4*).

Les *Traité*s montrent presque tous des liens évidents avec les *Sermons sur le Cantique*, puisqu'ils se réfèrent souvent à des passages du *Cantique des cantiques*. On y retrouve le thème central de l'enseignement eschatologique de Gilbert : l'éloge de la contemplation comme moyen de se trouver dans le Christ. Cette quête se situe à la charnière du présent de l'être humain et de l'avenir de Dieu, des réalités créées et de la vérité divine. Par ailleurs, le *Traité 7* tranche nettement sur les autres, car il s'agit d'une lettre à Roger de Byland, un ami personnel que Gilbert voulait persuader de conserver la direction de son abbaye. Quant à l'unique sermon qui nous est parvenu, il est resté à l'état schématique car seul son premier paragraphe a une forme complètement rédigée, le second ayant probablement été développé oralement. Gilbert y aborde le thème de la parole à partir de la parabole du semeur, examinant ce qui fait obstacle à l'accueil de cette parole.

Suivant la formule habituelle de la collection « Pain de Cîteaux », l'introduction du volume situe globalement l'œuvre et sa tradition manuscrite, mais sans préciser l'identité de l'auteur. Il aurait été souhaitable, avant d'aborder ses écrits, de nous faire mieux connaître Gilbert de Hoyland lui-même, ou, à tout le moins, de renvoyer à l'introduction des *Sermons sur le Cantique* parus dans la même collection (*Série 3*, 6 et 7) pour y trouver les informations pertinentes. Par contre, les synthèses qui précèdent chacun des textes sont rédigées avec beaucoup de soin, donnant ainsi une juste appréciation de son contenu et de son style avant d'en aborder la lecture. Les notes qui accompagnent la traduction française sont particulièrement dignes de mention, car elles fournissent